Gérard DE VRIES, *Bruno Latour. Une introduction*

Trad. de l'anglais par F. Courtois-l'Heureux, Paris, Éd. La Découverte,
coll. Grands Repères, 2018, 264 pages

Claire Peltier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22164>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22164

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 404-406

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Claire Peltier, « Gérard DE VRIES, *Bruno Latour. Une introduction* », *Questions de communication* [En ligne],
36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22164>

étatiques et non des règles religieuses alors que d'autres utilisent simplement le chercheur pour mieux connaître le marché étranger de la drogue. Dans le cas présent, le chercheur comprend que le vrai travail ne commence qu'à partir du moment où il ne pose plus de questions.

Dans le deuxième cas, le chercheur étranger sait qu'il y aura de nombreux obstacles, certains extérieurs, à commencer par la perception de l'enquêteur comme « espion », d'autres personnels puisqu'il peut ignorer que les raisons pour lesquelles il vient sur un terrain particulier peuvent justement être le principal obstacle. Car tous ne conçoivent pas ce terrain comme simple occasion de rencontrer des formes d'altérité et de produire de nouvelles connaissances. Ils veulent aussi « agir » sur ce terrain. Et avant même de choisir une méthode, observation distanciée ou observation-participation, les questions abondent. Et pour Marie-Pierre Anglade qui désire travailler sur les marginalités urbaines à Casablanca : quelles limites entre impudeur et discrétion ? Que faire des silences nés des volontés de fierté individuelle ou d'honneur familial ? Communiquer en face à face, dans un lieu privé ou public, dans le quartier observé ou à distance, sous le regard d'autrui ou non ? Parce-que les réponses changent du tout au tout selon les dispositifs adoptés. En conséquence, « le regard se doit d'être en permanence travaillé par le doute » (p. 39) et la seule règle méthodologique est de « se sentir étranger en toute situation » (p. 44).

Irène Bono observe plusieurs thèmes politiques, l'inclusion des jeunes ou de la société civile à la vie politique au moment du Printemps arabe de 2011 ou la mémoire des « années de plomb » et cela dans une petite ville du Moyen-Atlas, El Hajeb. Comme cela correspond à des questionnements de responsables politiques, elle est aussitôt (trop) bien accueillie, puisque tout le monde veut l'instrumentaliser. Ces obstacles l'obligent à changer de projet et à se focaliser sur des récits de vie de personnes disposées à les fournir « pour essayer de reconstruire la dimension collective de ces événements » (p. 65). Quant à Stéphane Guignoux, il analyse la copropriété à Tanger après avoir été syndic d'immeubles. Il y a la loi de 2002 et les faits : quelques propriétaires dominants s'arrogent des passe-droits et ne payent plus les charges communes. Pourquoi est-ce possible ?

Juana Moreno Nieto a travaillé sur la question féminine dans la région de Larache à propos de femmes dans des sociétés de production de fraises. On est alors dans le cas d'une chercheuse militante, ce qui est très problématique si les valeurs féministes présentes ne sont pas universelles.

Cela se passa mal, avec le patronat, mais aussi avec les ouvrières qui ne sont nullement à leurs yeux des victimes. L'enquête produit alors surtout des émotions négatives chez l'enquêtrice. Meryem Yafout, en travaillant sur les militantes féministes dans les groupes islamistes, reprendra cette question du militant devenu chercheur : qu'elle distingue du chercheur devenu militant. Et si Catherine Terrien, introduit une recherche sur les couples mixtes, c'est en lien avec sa propre expérience. Le « terrain » est celui de la vie personnelle de l'enquêtrice et celui de ses amies proches. Les difficultés surgissent avec les conflits : conversions obligées, divorces, circoncisions des garçons, héritages impossibles, lieux d'enterrement, etc.

Pour sa part, Pascal Mulet est parti étudier un village tachelhitophone du Haut-Atlas. D'abord perçu comme « touriste », puis comme « chrétien », jeune homme ou ami, voire le « chrétien chleuh » ou le « bou-oughioul », le « père (propriétaire) à l'âne », il se rend vite compte que c'est lui qui est étudié par les habitants et non l'inverse et il apprend surtout que ses identités changent en permanence et qu'il ne demeure jamais ce qu'il croit être. Enfin, dans le troisième cas, on est face à deux de chercheurs – Hayat Zerouali et Vincent Meyer – partis ensemble étudier le patrimoine culturel de la région de Nador. Comme il s'agit d'un patrimoine composé de monuments et déjà amplement étudié par Patrice Cressier, la notion de « terrain » comprenant des relations interhumaines disparaît.

Finalement, dans cette enquête collective menée à partir d'études réalisées au Maroc, chaque cas est particulier. On y voit que tous les obstacles épistémologiques décrits peuvent à la fois bloquer l'enquête comme ils peuvent être une source de connaissance et parfois permettre de dépasser la notion d'enquête. Cela dit, on est très étonné des traductions très approximatives de la langue arabe tant chez les chercheurs étrangers que marocains, ce qui manifeste un désintérêt pour l'inconscient personnel ou collectif de leurs interlocuteurs.

Jean-François Clément
Clementjff[at]gmail.com

Gérard de Vries, Bruno Latour. *Une introduction*

Trad. de l'anglais par F. Courtois-l'Heureux, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères, 2018, 264 pages

À l'image de Gaston Lagaffe auquel il a consacré l'une de ses « Petites leçons de sociologie des sciences » (2007), Bruno Latour est un empêcheur de penser en rond. Scientifique inclassable et atypique, son œuvre complexe et rhizomique méritait bien une exégèse. C'est chose faite avec l'ouvrage de Gérard

de Vries, professeur de philosophie des sciences à l'Université d'Amsterdam. Initialement rédigé en anglais et sobrement intitulé *Bruno Latour*, l'ouvrage se présente, dans sa traduction française, comme une introduction à son œuvre. L'opus va pourtant bien au-delà : il cherche certes à cerner les contours d'une pensée qui se déploie depuis plus de quarante ans en marge de – et même parfois contre – la sociologie, l'anthropologie et la philosophie des sciences, mais aussi à mettre en perspective les fondements historiques et les différents courants de ces disciplines.

Composé de six chapitres précédés d'une préface rédigée par l'auteur, l'essai de Gérard de Vries se lit presque comme un roman, du moins dans ses deux premiers chapitres. On y suit les pérégrinations de l'auteur à travers l'œuvre de Bruno Latour, laquelle est présentée comme une « chambre des merveilles » ou encore un « cabinet de curiosités » (p. 7). Le chapitre 1, intitulé « Philosophie empirique », donne le ton de cette exploration. La diversité des sujets abordés par Bruno Latour frappe le lecteur d'entrée de jeu et permet de mieux comprendre la difficulté qu'il y a à vouloir cerner et catégoriser ses travaux. Ainsi Gérard De Vries égrène-t-il les thèmes abordés par Bruno Latour : la vie de laboratoire, Louis Pasteur et les microbes, l'innovation et les transports publics, la fabrique du droit à travers ses accessoires de bureau, la religion, l'économie, l'ethnopsychiatrie, la modernité, la politique, la philosophie des sciences et même la ville de Paris : « Prenez n'importe quel des livres de Latour et, à nouveau, vous serez entraîné dans un labyrinthe de connexions surprenantes » (p. 7).

Tout comme Gaston Lagaffe, Bruno Latour porte un regard particulier sur les objets du quotidien et leur attribue une place inédite. Gérard De Vries souligne la singularité cette démarche en relevant que bien que les sociologues soient « aguerris dans l'étude des collectivités humaines, des institutions, des cultures, voire de l'impact de la technologie sur la société [ils] n'ont pas consacré une ligne à la manière dont les techniques interviennent pour une part substantielle dans la fabrique de la société » (p. 9). Tel est donc le projet latourien : formuler une nouvelle vision du monde intégrant les objets techniques et ainsi « décrire de manière renouvelée la science, le droit, la politique, la religion et d'autres institutions clés qui composent le monde moderne » (p. 10). Du point de vue méthodologique, Bruno Latour est un homme de terrain qui valorise les études empiriques et les méthodes ethnographiques. Gérard De Vries insiste sur ce point qu'il considère comme une clé de lecture de l'œuvre de Bruno Latour : « Oubliez son travail empirique et vous passez complètement à côté de sa

philosophie ; oubliez son projet philosophique et vous vous perdrez dans une spirale de livres et d'articles sans queue ni tête » (p. 19).

L'auteur poursuit son travail d'ancrage et de mise en perspective dans le chapitre suivant portant sur « Les science studies ». Bruno Latour y est décrit comme un « anthropologue des sciences et des techniques » et « un acteur du domaine des science studies » (p. 33). Cette « affiliation » ne va toutefois pas de soi. Gérard De Vries rapporte à cet égard certaines des réserves émises par ses pairs. « *Surely you are joking, Monsieur Latour!* » titrait Olga Amsterdamka (1990) dans sa recension de l'ouvrage de Bruno Latour *Science in Action* (1987). La nouvelle perspective apportée par Bruno Latour aux science studies consiste notamment à considérer comme des inscriptions « tout dispositif qui relie directement une substance matérielle (comme des substances chimiques, des animaux de laboratoire, etc.) à un chiffre ou un diagramme, dont se servira ensuite [le scientifique] » (p. 46). Ces inscriptions traduisent les « conditions d'une expérimentation ainsi que ses résultats [...] en texte ou en chiffres » (p. 47). Ainsi, « pour comprendre une pratique scientifique, il faut tout autant prendre en compte le rôle des actants non humains dans la construction de la connaissance scientifique », résume Gérard De Vries (pp. 65-66). Ce point a suscité – et suscite encore – de nombreux débats.

Le chapitre 3 (« Science et société ») poursuit le développement entamé en mettant l'accent sur les « social studies of science » comme discipline universitaire et montre comment Bruno Latour est allé au-delà d'une réflexion sociologique classique impliquant « intérêts, pouvoir, idéologies et structures institutionnelles » (p. 72). En prenant appui sur l'ouvrage que Bruno Latour a consacré à Louis Pasteur (*Les Microbes. Guerre et paix*, Paris, A.-M. Métaillé, 1984), Gérard De Vries éclaire ce qui constitue le cœur de l'entreprise latourienne : « Ne plus prendre comme point de départ la distinction conventionnelle entre humains et non-humains pour décrire le monde et la société [...] ». Cela implique que « la production du savoir ne soit plus conçue comme une mise en circulation d'interprétations du monde, mais soit analysée comme l'un des nombreux déplacements dans un monde qui concerne à la fois des humains et des non-humains » (pp. 100-101). Gérard De Vries ajoute encore que « le virage suggéré par Latour invite à privilégier l'ontologie sur l'épistémologie » (p. 101). Ce tournant radical ouvre la voie à une « autre science sociale » abordée plus en détail par l'auteur dans le chapitre suivant. Arrivé à ce point de l'ouvrage, le lecteur entrevoit plus clairement la portée des travaux de Bruno Latour et leur capacité

à remettre en question certaines des certitudes de la sociologie moderne. Pour Gérard de Vries, il n'y a aucun doute : « Pour comprendre le monde moderne, c'est tout l'appareil conceptuel des sciences sociales qui doit être reformulé » (p. 105). Dès lors, il convient de se « débarrasser de l'idée que le "social" désigne un domaine séparé du monde des non-humains (par exemple, les artefacts) et [d'] abandonner l'idée que l'"action sociale" est un comportement exclusivement humain chargé d'une signification subjective » (pp. 109-110). La théorie de l'acteur-réseau introduite dans l'ouvrage « Changer de société. Refaire de la sociologie », publié par Latour en 2005 est présentée par Gérard de Vries comme « une alternative à la "sociologie du social" » (p. 112). Pour l'auteur, « la "sociologie du social" se limite à décrire et à expliquer les actions sociales humaines ainsi que les structures sociales qui les contraignent. La théorie de l'acteur-réseau suit les acteurs au moment où ils se frayent un chemin à travers les choses qu'ils ont dû ajouter aux compétences sociales de base [...] » (p. 115).

Le chapitre 5 (« Une philosophie pour notre temps ») constitue une ouverture à une dimension plus politique des travaux de Bruno Latour autour de son ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*, paru en 1991. Gérard De Vries souligne, à l'aide de nombreux exemples, l'apport du « nouvel appareil conceptuel » proposé par Latour pour aborder diverses questions fondamentales : « Les problèmes écologiques, le rôle des sciences dans la démocratie et, plus fondamentalement, la manière dont nous nous concevons comme des êtres modernes » (p. 143). Là encore, l'articulation des acteurs humains et non humains occupe, dans la proposition de Bruno Latour, une place centrale. Il appelle, une fois de plus, à dépasser les dichotomies – par exemple sciences et social, nature et culture. Le titre provocateur de l'ouvrage de Bruno Latour appelle le lecteur à se questionner sur les croyances et les valeurs qui font le lit de nos sociétés et sur le dépassement des archaïsmes qui ne sont pas toujours nichés là où l'on pense.

Dans le dernier chapitre (« Une anthropologie comparée des Modernes »), Gérard de Vries propose un long développement autour de ce qui constitue peut-être l'ouvrage le plus dense et le plus complexe de Bruno Latour : *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes* (Paris, Éd. La Découverte, 2012). Entreprise ambitieuse de philosophie empirique et d'anthropologie comparée, l'ouvrage contribue, selon Gérard de Vries, à « fournir une image moins confuse de la modernité [et] une description plus réaliste des valeurs auxquelles tiennent vraiment les Modernes » (p. 186). Le chapitre se referme sur l'évocation des

problèmes écologiques, l'urgence qu'ils suscitent et la nécessité d'une nouvelle pensée pour les aborder.

À l'heure où les technologies numériques font l'objet de toutes les attentions et où les discours qui les accompagnent leur dénie généralement toute ontologie, une (re)lecture des travaux de Bruno Latour s'avère salutaire pour aborder ces dispositifs dans une perspective modélisante. Trop souvent considérés comme de simples « moyens » en vue de réaliser une tâche les dispositifs technologiques participent pourtant à l'activité humaine en la modifiant et en lui imprimant leur marque propre. Dans ses travaux, Bruno Latour en fait l'exemplaire démonstration et l'ouvrage de Gérard de Vries constitue une porte d'entrée propice pour en prendre connaissance.

Claire Peltier

TECFA, université de Genève, S-1211
 claire.peltier[at]unige.ch